



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Autrefois, cet autrefois signifie une dizaine d'années, autrefois, dis-je, il existait une mode pour se coiffer, mode suggérée par une nouvelle saison, une circonstance brillante, une apparition élégante, enfin quelque révolution dans les choses ou les sociétés de ce monde. On adoptait alors un principe commun, et nul n'aurait osé intervenir à l'ordre général qui admettait les coiffures hautes ou basses, lisses ou bouclées, etc., mais adopté partout et pour tout. Tant pis si votre physionomie toute ronde ne pouvait s'accommoder aux grosses touffes crépées, si votre visage ovale et amaigri était condamné à s'allonger au milieu des boucles à l'anglaise, ou, pour plus de fatalité encore, si votre front irrégulier devait

montrer de fâcheux contours sous une coiffure à la chinoise. Si telle était la mode, vous deviez l'adopter, parce que la mode était une, et que son despotisme ne connaissait ni nuances, ni concessions possibles.

Aujourd'hui que les idées libérales ont envahi toutes les têtes, il n'est pas étonnant que l'art de la coiffure ait gagné en affranchissement, et nous devons dire en goût. Les cheveux ne sont plus tributaires d'une loi générale, et ils se disposent, s'élèvent, se tournent de mille façons diverses sans préjudice à la mode. L'importance du coiffeur n'a rien perdu à ce changement, mais son mérite s'est en quelque sorte déplacé, et tel artiste habile à échafauder des fleurs, des plumes, des tresses et des boucles, doit céder son renom au jeune adepte qui, plus simple, plus vrai, plus en harmonie avec les goûts du jour, ne vise qu'à la grâce, à

l'étude de ce qui sied, et procède par l'instinct du beau bien plus que par l'habitude de l'art. Il faut l'avouer, la jeunesse est en vogue aujourd'hui; et quelle que soit la réputation des anciennes sommités de la mode, elle doit faire place à la nouveauté qui plaît et crée sur de modernes principes. Que M. Small se lance avec hardiesse dans cette arène, où depuis quelque tems les coiffeurs de Paris ont prouvé tant de susceptibilités et de talent; qu'il vienne révéler du goût, de la grâce, une manière de faire toute neuve et tout empreinte de ce prestige de jeunesse que nous citons, et nous devons lui prédire un avenir brillant, et nous devons lui assigner à l'avance la place honorable que les arts décernent au bon goût, et qui l'ont fait déjà distinguer par le monde élégant.

Le premier modèle de coiffure que nous offrirons est exécuté par M. Small *, et représente un genre très-simple et convenable aux jeunes personnes. En général les coiffures sont d'une extrême simplicité dans cette saison, et, comme pour s'harmoniser avec la nature, les femmes adoptent beaucoup de fleurs naturelles dans les cheveux. Pour les petites soirées de châteaux, rien de plus joli que les roses à demi épanouies que l'on place en couronne ou en bouquet sur sa tête; elles durent ce que durent les roses, L'ESPACE D'UN MATIN, mais cette apparition est fraîche, est suave, est charmante, surtout pour les jeunes filles qui trouvent ainsi une parure dont la nature fait tous les frais. Nous parlerons à ce sujet de la toilette de ces jeunes et jolies sœurs que nous avons vues danser cette semaine dans une soirée au château de M^{me} B... Elles avaient des robes en organdi uni; au bas du jupon sur les côtés, un bouquet de boutons de rose relevait quelque peu la robe en manière de draperie, tandis qu'un second bouquet

placé sur le côté de la ceinture y était retenu par le nœud d'une ceinture de ruban de taffetas blanc flottant à longs bouts. Le corsage à la vierge était garni d'une petite ruche de tulle qui se retrouvait au bas des manches courtes. Sur la tête, une guirlande de petits boutons de rose traversant le front et arrêtée sur le côté de la tresse, placée très-bas et très en arrière; les cheveux en bandeau lisse et très-arqués sur les joues. Des gants de soie blancs à jours; des souliers de satin noir.

A cette même soirée, une jolie femme avait sur une robe d'organdi des Indes plus clair que de la gaze une garniture formée de bouquets de bluets posés de distance en distance au-dessus de l'ourlet, et un bouquet de bluets placé de côté sur la tête et séparé au milieu par une tresse de cheveux formant couronne au sommet de la tête. Une ceinture en ruban blanc broché en bleu nouée sur le côté. Un corsage croisé, et en dedans une chemisette entourée d'une broderie et d'une fine valencienne tuyautée.

— Une jolie robe en organdi blanc très-clair, traversée par des lignes brochées formant des colonnes en zig zag. Au bord de l'ourlet au bas du jupon, une maline froncée haute de quatre doigts et retombant sur un jupon de poulx de soie blanc. Autour du corsage et au bas des manches courtes une garniture en maline. Des cheveux noirs tombant en grosses boucles de chaque côté des joues et traversés par une chaîne d'or qui passait sur le front et se rattachait sous le chou. Une toute petite chaîne d'or jetée sur le cou, et se perdant sous une petite barette d'or qui attachait la ceinture, terminait cette toilette simple et élégante.

— On voit plus que jamais des chapeaux en paille de riz. Ceux qui n'ont qu'un nœud de ruban blanc et un voile de dentelle de soie unie au bord sont le superlatif d'un joli négligé.

— Les grandes chaleurs ont fait adop-

* Palais-Royal, galerie de Montpensier, n° 7.

ter beaucoup de capotes en organdi ou mousseline froncée; on les double en gaze rose; quelques-unes ont au bord une ruche de tulle.

CORSETS CHIRURGICO-HYGIÉNIQUES.

Le 11 octobre 1834, après diverses épreuves, il fut décerné en séance publique à M. Bretet, rue Montmartre, n° 131, plusieurs rapports et médailles, par des sociétés savantes de médecine, pour invention de *Corsets à lacures obliques*. Ces corsets ont le triple avantage de servir simplement pour la toilette ordinaire, ou au besoin remédier aux tailles difformes, en y adaptant de *petites mécaniques*, ou buses de rechange.

MINNA-AMALIEN.

Quand Ritta-Christina mourut ou plutôt moururent en bas âge, bien des gens regrettèrent que ces enfans jumeaux, si indissolublement liés l'un à l'autre, n'eussent pas atteint les jours de la raison et des passions pour donner au monde le délicieux exemple de deux sœurs aussi étroitement unies d'ame que de corps, ou le déplorable spectacle de deux ames ennemies enchaînées, enlacées, jointes sur la terre pour toujours. Félicitons Ritta-Christina d'avoir échappé à ce terrible avenir si incertain, si ténébreux; Minna-Amalien n'eurent pas autant de bonheur.

Elles naquirent vers la fin du seizième siècle dans le vieux château d'Oberstein, si connu de ceux qui vont aux eaux de Bade et visitent la fraîche vallée de la Mourg. Qui les eût vues dans leur berceau, leurs deux têtes l'une si près de l'autre sur le même oreiller, et rapprochées encore par deux petits bras passés autour de chaque cou, tandis que leurs deux autres mains tombaient gracieusement sur le lit; qui les eût vues ainsi entre les rideaux aurait dit: Quelles deux jolies petites sœurs, et comme elles s'aiment! Mais si l'on venait à soulever le drap qui les cou-

vrait, on ne pouvait réprimer un sentiment d'effroi en voyant ces deux petites poitrines se réunissant au-dessous de la taille, soutenues par un seul tronc, et n'ayant que deux jambes pour appui. Ce sentiment d'effroi, la pauvre mère l'éprouva la première, quand, au lieu du petit ange qu'elle avait rêvé et attendu pendant neuf mois, le dotant des plus beaux yeux bleus et des cheveux blonds les plus dorés des séraphins, elle vit apparaître deux têtes sur un seul tronc, un prodige, un monstre. Amalien et Minna étaient charmantes, et jamais une mère ne pourrait désirer plus de beauté à son premier enfant, mais Minna-Amalien n'en était pas moins un monstre, et même les paysans, les moines d'un couvent voisin et le curé du bourg avaient pensé à rendre au néant cette créature qui semblait insulter aux œuvres de Dieu. La mère ayant ouï parler de cet odieux projet oublié toute terreur pour l'amour maternel, dont cet être avait d'autant plus besoin qu'il était plus malheureux. Aucune femme à dix lieues à la ronde n'eût voulu nourrir Minna-Amalien, et de son côté la mère n'eût voulu céder ce droit à personne. Son double enfant ne fut bientôt plus un monstre à ses yeux, mais bien deux jumelles dont chacune avait sa part à son sein: rien ne lui semblait plus naturel; c'était une harmonie comme celle où se plaît la création. Elle s'habitua à ces images, à cette réalité, et elle arriva à concevoir difficilement deux jumeaux séparés par la nature. C'était un charme pour elle que de contempler Minna et Amalien dans ses bras, endormies tête contre tête, et les cheveux un peu foncés d'Amalien se mêlant aux cheveux plus clairs de Minna; puis, quand elles se réveillaient, elles retiraient les mains dont elles se tenaient embrassées pour étreindre chacune leur sein nourricier, et s'entrelaçaient encore pour retomber dans le sommeil après leur repas. Quelle union céleste, quelle concorde infinie, rêvait la mère quand elle voyait ses

deux filles ainsi jointes et inséparables ! elle ne voulait penser qu'au bonheur.

On eut de vives inquiétudes sur leur existence, car il était rare que les créatures prodigieuses vécussent long-tems ; cependant Minna et Amalien grandissaient, toujours bien portantes et s'embellissant toujours. Elles apprirent à lire ensemble, à chanter ensemble, et leurs voix se mariaient à merveille ; puis, quand vint l'âge de la coquetterie innocente qui aime les parures, il était charmant de les voir se servir tour à tour de femme de chambre, se lacer, s'agrafer la robe à double corsage, qui flottait amplement autour de leur corps unique et de la seule paire de jambes qu'elles eussent à elles deux ; puis s'arranger leurs cheveux avec élégance et avec de nouveaux enlacements chaque jour, mais invariablement les mêmes pour l'une et pour l'autre, comme s'il n'y eût eu pour guider leurs mains qu'une ame et qu'un cœur. Chacune avait un cœur cependant, et pour qui ne les approchait point assez pour le sentir battre, il était visible dans le regard plus vif et plus assuré d'Amalien, dans l'œil plus doux et plus timide de Minna. Cet accord immuable qui existait entre les deux sœurs était le résultat d'une amitié profonde, que doublait sans doute à leur insu le sentiment de la nécessité. Elles semblaient heureuses de cette indissoluble étreinte qui les unissait impérieusement pour toujours, et quelquefois leur mère les prenait à se dire : « Quel bonheur, Minna ! quel bonheur, Amalien ! nous pouvons nous embrasser toujours ; d'autres sœurs s'aiment bien et jurent qu'elles ne se quitteront jamais, et elles se séparent, mais nous ! » Et elles se prenaient dans les bras l'une de l'autre.

C'est ainsi que l'amour parle : Ah ! nous sommes liés pour l'éternité ! pourrais-je vivre sans toi ? tu es une moitié de ma vie. Et pourtant les deux moitiés s'en vont un beau jour à droite, à gauche, emportant moitié du serment, et l'on n'en meurt pas. Pourquoi les amans qui jurent de

telles unions pour l'éternité ne sont-ils pas tout-à-coup attachés l'un à l'autre comme l'était Minna-Amalien ? c'est ce que fait le mariage du reste ; mais aussi, que de luttas, que de déchiremens, que de soupirs vers le divorce !

A quatorze ans Minna et Amalien ne demandaient point le divorce, et se trouvaient au comble de la félicité sur leur commun piédestal ; et c'était un gracieux tableau que leurs deux têtes, la blonde et la brune, apportant à la fois le baiser du matin à leur mère, dont les deux joues étaient prises à la fois. Dans cette difformité, qui lui parut d'abord si effroyable, elle ne voyait que plus de bonheur, et puis rien ne pouvait être mieux fait que ce double corps, dont chacun, doué d'une taille fine et d'épaules charmantes couronnées d'une jolie tête, s'élevait comme un vase de fleurs au-dessus de la robe ondoiyante. Quand elles étaient à la promenade dans leur carrosse ou leur litière, les passans qui ne les connaissaient pas et ne les voyaient qu'assises disaient : Oh ! les deux jolies sœurs ! qu'elles sont bien l'une près de l'autre ! Il y avait quelquefois de nombreuses réunions au château d'Oberstein ; on les priaît de chanter alors et de s'accompagner : elles le faisaient avec joie, et quelle que fût celle des deux qui chantait, l'autre répétait son chant sur la guitare ou le luth, ne l'eût-elle même encore jamais accompagné. C'était une harmonie que rien ne pouvait troubler.

Et cependant il y avait là deux cœurs, deux ames, partant deux sources diverses de passions.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

ZUMALA-CARREGUY.

Que ce titre n'effraie aucun de nos lecteurs ; il ne s'agit point ici de politique. Nous n'en sommes point encore arrivés à ce que les journaux de femmes traitent les hautes questions sur les constitutions des empires, défendent et critiquent des systèmes ; mais nous vivons à une époque où tout s'intéresse au génie, où l'on fait abstraction de toute partialité pour admirer les talens et rendre hommage au mérite quel qu'il soit. La mort de Zumala-Carreguy n'aura inspiré qu'un sentiment chez tous, ce sentiment douloureux qu'on éprouve à la perte d'un homme illustre, ce sentiment plus noble et plus élevé qu'aucune opinion, qui fait regretter la fin d'une existence aussi remarquable que celle du général espagnol. Nous pensons donc que ce n'est pas sans intérêt que nos lecteurs liront quelques lignes sur la vie de cet étonnant personnage.

Don Thomas Zumala-Carreguy est né en 1789, dans un petit village nommé Ormaistégui, et situé dans la province de Guipuzcoa. Sa famille est une des plus distinguées du pays. La jeunesse de Zumala n'eut rien de remarquable : à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Français, il faisait son droit à Pampelune. Le cri de l'indépendance ne pouvait manquer d'avoir un écho dans une âme comme celle de ce jeune homme, et, emporté par ce généreux élan qui fit de la nation espagnole une nation sublime, Zumala-Carreguy s'engagea. Il servit avec distinction sous Mina, et certes personne alors n'eût pu prévoir que ce général avait dans son armée un jeune soldat qui, plus tard, serait devenu son rival. Thomas était en 1822 à Pampelune, où il avait passé sa jeunesse. Survinrent les événemens qui bouleversèrent l'Espagne. Il rejoignit l'armée que Quesada réunissait sous le nom d'armée de la Foi, et comme dans la première période de sa vie mili-

taire, Zumala-Carreguy se distingua par sa valeur et ses talens, bientôt il devint chef de bataillon et lieutenant-colonel du régiment des *Ordres militaires*. Il servait encore dans ce régiment lorsque Ferdinand VII lui envoya son brevet de colonel du régiment d'Estramadure. Il ne dut un si rapide avancement qu'à ses qualités, car il n'avait pas servi le tems prescrit par la loi, et le roi, en l'élevant à ce grade, voulut lui donner une preuve du cas qu'il faisait de lui.

Lors des événemens de la Granja, Thomas fut désigné comme suspect, et ce fut Quesada lui-même qui lui envoya son congé. Il se retira à Pampelune, et y vivait bien tranquillement quand la mort de Ferdinand lui fournit une nouvelle occasion de s'illustrer. Il se réunit à Santos Ladron, qui alors organisait l'armée royale de Navarre comme en 1821. A Santos Ladron succéda le colonel Eraso, auquel succéda Zumala-Carreguy. Tout le monde sait comment cet homme, avec quelques bandes indisciplinées, soutint la guerre contre une armée régulière, et comment il créa des armes, des arsenaux, et s'entoura de plus de trente mille hommes ; c'est pendant ces derniers tems que Zumala-Carreguy reçut de don Carlos ses brevets de maréchal-de-camp, de lieutenant-général, et enfin de général-major de l'armée royale de Navarre. Il est inutile de nous étendre plus long-tems sur la vie de ce général, sa mort est connue de tous ; il est seulement à regretter que tant de qualités aient été employées à l'entretien du pire de tous les fléaux, de la guerre civile.

ASCENSION EN BALLON

EXÉCUTÉE A MEXICO, PAR EUGÈNE ROBERTSON.

Avant l'arrivée de ce jeune voyageur sur les terres du Mexique, les aérostats étaient inconnus dans les vastes contrées qui formaient autrefois l'apanage de la monarchie espagnole dans le Nouveau-Monde, et, pendant la durée de la domination de la métropole, l'introducteur de cette nouveauté eût risqué d'y passer pour sorcier, et d'encourir à ce titre toutes les rigueurs de la Sainte-Hermandad.

Le jeudi 11 février 1835, à onze heures moins un quart, par le plus beau tems, et après le départ de plusieurs petits ballons d'essai, le grand aérostat s'est élevé majestueusement, aux trépignemens de joie de tous les assistans.

Un nuage assez intense paraissait au-dessus de la ligne perpendiculaire qu'il parcourait. Le voyageur, dans l'intention de le traverser vivement, vida du lest pour alléger son esquif. A la vue de cette pluie de sable, que l'on prit pour de la fumée, des cris et des gémissemens succédèrent aux témoignages de l'allégresse publique, et une foule de personnes se mirent en prières; mais bientôt la multitude s'étant rassurée par la réapparition du ballon au-dessus de la nue qu'il avait franchie, l'enthousiasme se manifesta de nouveau avec plus de force encore qu'avant l'événement.

Dans nos contrées, le pays que doit parcourir un aéronaute autour des principales villes est connu, et nul accident de terrain ne peut présenter de sites que chacun n'ait pu visiter sans quitter la terre. Les circonstances n'étaient pas les mêmes à Mexico; les environs de cette capitale ne sont pas sûrs; des malfaiteurs les rendent dangereux; des Indiens à peine soumis en habitent certaines parties; les chemins en sont souvent impraticables, et des bêtes féroces et des rep-

tiles compromettent l'existence de ceux qui sont forcés de les parcourir.

Eugène Robertson avait été muni, par les soins du célèbre Manuel de Castro, professeur de mathématiques transcendantes à l'école des mines, d'une carte dressée exprès pour la circonstance. Ce plan indiquait deux volcans, dont l'un entre autres, dit de *la Chicla*, a une hauteur de 4 à 5,000 mètres au-dessus de l'Océan.

L'intention du voyageur était de l'explorer et d'en donner une définition exacte. L'habileté de ses manœuvres, secondées d'un vent favorable, l'ont amené perpendiculairement au-dessus de cet Etna, et assez près pour qu'il ait pu prendre une connaissance précise de son intérieur.

Les difficultés qui attendaient l'aéronaute à sa descente ont été aplanies par la sollicitude de l'autorité et des principaux habitans. Des dragons et beaucoup d'amateurs s'étaient portés sur tous les points où il pouvait aborder. On l'a retrouvé, aidé, secouru et ramené à Mexico, où un enthousiasme impossible à décrire lui avait préparé un véritable triomphe.

CAMPS DES BÉDOUINS.

Les Bédouins choisissent les terrains les plus commodes et les plus agréables pour leur résidence; ils changent de place suivant les saisons; ils sont toujours prêts à lever le camp. En moins d'une heure, au besoin, ils auraient fait place nette.

Les tentes sont ordinairement noires et en poil de chameau; elles présentent un tissu imperméable. L'intérieur de ces tentes est fort sale. Les Arabes placent sur une planche, fixée par des piquets, et enfermée dans des sacs de peau de mouton, leurs effets et la denrée pour la famille. Leurs armes sont accrochées au pi-

quet principal soutenant la tente. Les Bédouins sont presque tous tatoués au front et aux bras d'une croix bleue; quelques-uns ont la même marque aux jambes.

Les femmes ont seulement une chemise et une pièce de laine relevée sur l'épaule par une agrafe de plomb. Leur coiffure consiste dans une pièce de mousseline sale, formant un voile retenu autour de la tête par une corde en poil de chameau; elles ont une semblable corde pour ceinture. Elles sont tatouées comme les hommes, se teignent les sourcils avec une graisse noire et les font joindre en forme d'arc au-dessus du nez; elles portent comme ornement trois ou quatre paires de boucles d'oreilles en cuivre et en fer; ces boucles fort larges sont fixées aux quatre coins de l'oreille; elles ont aussi des chapelets à la ceinture. Les jours de cérémonie, j'en ai vu quelques-unes ayant un petit tiroir enchâssé dans du fer-blanc attaché après elles.

Dans une fête de circoncision à laquelle les Français furent invités, ces femmes avaient une toilette extraordinaire, consistant dans des étoffes de couleur éclatante. Pour s'embellir, elles s'étaient barbouillé les lèvres avec des jaunes d'œuf. C'est un spectacle bien curieux à voir. Les Bédouins et leurs femmes couchent pêle-mêle avec leurs enfans et les bestiaux, sur la paille. Le cheick s'étend sur des peaux de mouton; ils vivent de petits pains et de gâteaux plats qu'ils cuisent sous la cendre, et boivent de l'eau. L'argent qu'ils gagnent en venant apporter des provisions au marché est enfoui dans la terre. En ville, ils boivent du vin, sans en excepter le cheick lui-même.

Album.

La 14^{me} livraison de la *Revue des Peintres* a paru. Nous y trouvons : une *Vue prise aux Grands Andelys*, tableau de la dernière exposition, par M. Danvin, reproduit par M. Chalamell; *le Galérien*, par M. Menut Adolphe; *la Marée Basse*, par M. Jaime; *le Malade*, par M. Dautinier; *le Singe Ménétrier*, d'après M. Decamps. La modicité du prix et les soins apportés à la publication de cette collection lui garantissent la durée du succès dont elle a été couronnée jusqu'aujourd'hui. — Dans la prochaine livraison, nous verrons le tableau de M. Cibot, *Anne de Boulen*, remarqué au dernier salon.

— Le baron Gros vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans. Sa mort est le résultat d'un suicide dont on ignore les véritables causes. Son corps a été retrouvé dans la Seine, aux environs de Meudon. Ses funérailles ont eu lieu lundi 29; ses élèves l'ont porté depuis sa maison, située rue des Saints-Pères, jusqu'à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, qui avait été richement décorée. Après le service, on fit dételer les quatre chevaux du corbillard, et le char funèbre fut traîné jusqu'au cimetière du Père-Lachaise par les artistes, qui se relayaient alternativement. Une trentaine de voitures de deuil, une compagnie d'infanterie de ligne, un char funèbre décoré magnifiquement, traîné et suivi par plus de mille personnes, rendaient imposant l'aspect de ce convoi. Arrivés au cimetière, les membres de l'Institut, les artistes et les élèves qui avaient suivi le convoi se rangèrent autour de la fosse, sur le bord de laquelle furent prononcés plusieurs discours. Ceux de M. Paul Delaroche, ancien élève de Gros, de M. Court qui ne put achever, étouffé qu'il était par ses larmes, de M. Cogniet, obtinrent de vives marques

d'approbation. Nous sommes fâchés que le cadre de notre journal ne nous permette pas de nous étendre plus longuement sur cette imposante cérémonie, à laquelle assistaient tant d'hommes illustres et principalement nos célébrités artistiques. MM. Horace Vernet, Paul Delaroche, Cogniet, Court, Alaux, Eugène Delacroix, Bosio, Cortot, Charlet, Ziegler, Gigoux, et tant d'autres qu'il est inutile de nommer, car faire la nomenclature de tous nos artistes serait faire le recensement de ceux qui ont accompagné cette triste solennité.

— M. Thiers a loué en face de Neuilly, de l'autre côté de la Seine, une maison de plaisance qu'on nomme la *Villa Orsini*.

— On vient de mettre en vente la maison de Ménilmontant, où le père Enfantin avait réuni les saint-simoniens.

— La grande glace de l'exposition avait 155 pouces sur 93. On vient d'en couler une à Saint-Gobin de 173 sur 125; en 1815, les plus grandes glaces avaient 125 pouces de haut et 70 à 80 de large.

— La fille unique de M. Paturle, député, mariée depuis peu de tems au fils aîné de M. Casimir Périer, vient de mourir à Genève, après une maladie de dix jours. Elle avait à peine vingt ans.

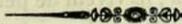
— On sait que la fille du sultan, qui s'est mariée il y a un an, est accouchée d'un fils dans le mois d'avril. Voici en quels termes l'annonce de cet événement a été faite dans un journal ottoman : « Constantinople, 20 avril : Dans le sérail, séjour de délices de l'auguste fille de Sa Hautesse, de la bienheureuse sultane Saliha et de son digne époux, Khalil-Bacha, est né dans le 22 de silkaudeh, à la chute du jour, un bouton de rose du jardin de

la magnificence, un rejeton de la vallée des roses du sérail, un petit garçon fait pour réjouir les cœurs. »

— M. Guizot va, dit-on, épouser en troisièmes nocces la veuve de M. le baron de Staël. Cette dame est riche d'un million et demi provenant des sommes que le roi Louis XVIII, à sa rentrée en France, a fait remettre à M^{me} de Staël.

— La belle mademoiselle de Pange, que tout Paris a admirée à l'Opéra et dans nos promenades, a épousé avant-hier M. le comte Marescalchi, de Livourne, âgé de 22 ans. La bénédiction nuptiale leur a été donnée à l'église des Missions étrangères du faubourg Saint-Germain, en présence de toute la haute aristocratie du faubourg. Les deux époux sont partis pour l'Italie immédiatement après la cérémonie. Une auberge de Meaux devait être la première étape.

— Il vient d'arriver à Paris une famille de paysans bavarois, qui est un vrai phénomène dans le monde musical. Les huit membres dont elle se compose, le père et sept enfans âgés de trois à treize ans, excellent tous, sans en excepter le plus jeune, sur plusieurs instrumens. La famille Grassel a déjà obtenu de grands succès dans les capitales de l'Italie et de l'Allemagne.



A ce Numéro est jointe la planche 1172.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

5 Juillet 1835.

N^o 272.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.

Capote en tulle doublée.

Mantilet et Robe en gros de Naples façon M^{lle} Leroy Nièce et C^{ie}
Rue du Marché St-Jacques, 4.

Mess^{rs} F. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London.